



HAL
open science

Introduction à la pensée politique du "Voltaire du Japon" : le comparatisme dans L'Appel à l'étude de Yukichi Fukuzawa

Thibaut Dauphin

► **To cite this version:**

Thibaut Dauphin. Introduction à la pensée politique du "Voltaire du Japon" : le comparatisme dans L'Appel à l'étude de Yukichi Fukuzawa. Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs, 2019. hal-02471960

HAL Id: hal-02471960

<https://hal.science/hal-02471960>

Submitted on 9 Feb 2020

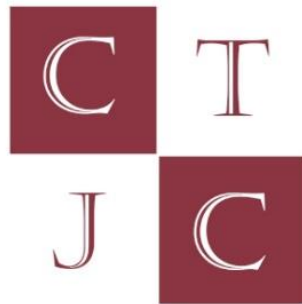
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs

Les pionniers du comparatisme

n°1 - mai 2019



Introduction à la pensée politique du "Voltaire du Japon" : le comparatisme dans *L'Appel à l'étude* de Yukichi Fukuzawa

Par Thibaut Dauphin

Peu d'hommes ont marqué la modernisation du Japon comme Yukichi Fukuzawa. Né en 1835 et mort en 1901, il connut à la fois les dernières heures du régime militaire du shōgunat Tokugawa, et les premières années de la Restauration impériale de Meiji. Traducteur, philosophe, journaliste, mais surtout professeur, Fukuzawa s'est fait connaître par sa grande connaissance de l'Occident, à une période de crise profonde où le Japon se déchirait sur la direction à donner au pays. La fin du régime des Tokugawa et le retour de l'empereur au pouvoir en 1868 constituent une véritable révolution au Japon, de l'aveu même de Fukuzawa¹. Mais les opposants à l'ancien régime féodal n'ont pas les mêmes aspirations pour le pays ; trois écoles de pensée vont donc s'affronter pour infléchir les positions du nouveau gouvernement : le courant des études nationales, le courant des études chinoises, et le courant des études occidentales dont fait partie Fukuzawa.

Au moment de la rédaction de *L'Appel à l'étude*, entre 1872 et 1876, nous sommes dans ce qu'il convient d'appeler l'âge des lumières japonais, ou plutôt, comme une partie de la littérature universitaire le (re)nomme, l'âge de la « civilisation et des lumières » (*bunmei kaika*)². Littéralement, l'expression se traduirait toutefois par « processus en vue de la civilisation », comme le note Pierre-François Souyri dans sa revue critique de l'ouvrage³. Ce concept de civilisation s'inscrit ainsi dans la continuité de François Guizot et d'Henry Thomas Buckle⁴. Fukuzawa en donne une définition dans son *Ébauche d'une théorie de la civilisation*, publiée en 1875 ; ainsi le mot ne désigne pas seulement « le confort dans les nécessités quotidiennes », mais aussi « le raffinement de la connaissance et la cultivation de la vertu » afin « d'élever la vie humaine sur un plan supérieur »⁵. Au début des années 1870, le professeur est déjà un auteur de notoriété nationale. Sa *Situation de*

¹ FUKUZAWA Yukichi, *An Outline of a Theory of Civilization* [1875], New York, Columbia University Press, 2008, p. 90.

² SOUYRI Pierre-François, *Moderne sans être occidental – Aux origines du Japon d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2016, p. 32. La traduction donnée ici est celle popularisée par Albert M. Craig dans son ouvrage de référence, *Civilization and Enlightenment*, Cambridge MA, Harvard University Press, 2009, 212 p.

³ SOUYRI Pierre-François, « Fukuzawa Yukichi, L'appel à l'étude, traduit, annoté et présenté par Christian Galan », *Ebisu*, 55 | 2018, p. 260.

⁴ CELARENT Barbara, "An Outline of a Theory of Civilization by Fukuzawa Yukichi", *American Journal of Sociology*, Vol. 119, N° 4, Janvier 2014, p. 1213-1214.

⁵ FUKUZAWA Yukichi, *An Outline of a Theory of civilization*, [trad. David A. Dilworth et G. Cameron Hurst III], New York, Columbia University Press, 2008, p. 45. Traduction libre de l'anglais.

l'Occident, série d'ouvrages publiée en dix volumes, présentait à une société japonaise longtemps fermée à l'étranger le résultat des voyages et missions diplomatiques qu'il avait effectués. Son *Appel à l'étude* est d'une autre nature. Écrit sur une durée de quatre ans, il consiste en une compilation de dix-sept livres, dont le premier, le plus connu, n'est autre qu'une transcription d'un discours prononcé devant des étudiants de son fief natal de Nankatsu⁶. Le lecteur est frappé par la diversité des thèmes abordés, mais le lecteur occidental, habitué malgré lui à une forme d'ethnocentrisme, l'est d'autant plus qu'il croit lire un plaidoyer pour une « occidentalisation » du Japon. Il n'en est pourtant rien. C'est la civilisation, en tant qu'état accessible à toute société par les lumières de la Raison, qui est au cœur de la pensée de Fukuzawa. Par la méthode comparative, le professeur veut montrer à ses compatriotes que les bienfaits de la civilisation s'observent en Occident, et que les Japonais doivent se consacrer à l'étude pour faire accéder leur pays à un niveau comparable. À ce titre, la civilisation est une donnée universelle, et chaque pays peut être jugé sur cette caractéristique ; ainsi le Japon, pour l'instant « sauvage », « barbare », ou « semi-civilisé », doit s'élever pour résister à l'impérialisme occidental, dont les traités inégaux avec les États-Unis ou l'Angleterre ne sont que les plus récentes occurrences. Fukuzawa poursuit donc deux objectifs par la comparaison avec l'Occident : éveiller aux progrès de la science et de la Raison, et assurer par ce processus l'indépendance effective du pays et de ses habitants.

Cette brève présentation de Yukichi Fukuzawa et de son célèbre ouvrage pourrait appeler des comparaisons commodes avec d'autres écrivains occidentaux de la même période, au premier rang desquels on trouvera des influences du philosophe japonais comme François Guizot. Mais au lieu d'alimenter une littérature déjà généreuse⁷, il nous semble plus opportun de comparer deux profils qui, quoique séparés par plus d'un siècle, partagent une pensée politique très caractéristique des idées des Lumières ; et qui mieux que Voltaire peut représenter en France ce grand mouvement ? C'est d'ailleurs sans surprise que le plus grand historien des idées politiques japonaises, Masao Maruyama, tiendra ce discours : « On affirme que Fukuzawa Yukichi est le Voltaire du Japon et il n'est pas exagéré de dire que, chez nous, parler d'Aufklärung, c'est parler de Fukuzawa.⁸ » Tous deux accablèrent les archaïsmes de l'ordre féodal, les privilèges héréditaires, l'empire des traditions éculées, le mépris des fonctionnaires envers le peuple, les disputes scolastiques ou littéraires inutiles, etc. Demeurent évidemment des différences : Voltaire n'était

⁶ Les éléments biographiques évoqués dans cette introduction sont tirés de *L'autobiographie de Yukichi Fukuzawa*, traduit par KIYOOKA Eiikchi, puis par Albert M. Craig, New York, Colombia University Press, 2007.

⁷ Par exemple SARALE Jean-Marc, « “ L'histoire de la civilisation européenne ” de Guizot et sa réception au Japon (1860-1880) », Traductions et adaptations en japonais de l'Histoire de la civilisation européenne de Guizot, *Équinoxe, revue internationale d'études françaises*, 2000, p. 251-261.

⁸ MASAO Maruyama, « Introduction aux recherches philosophiques de Fukuzawa Yukichi », *Cipango*, 19 | 2012, p. 191-217. *Aufklärung* est le terme employé en allemand pour désigner les Lumières.

pas professeur et certaines de ses positions plus conservatrices ne sont pas étrangères à la période de l'Ancien Régime, quand Fukuzawa vit à une époque qui a vu – et analysé – la révolution de 1789 en France et vécu celle de 1868 au Japon.

Le thème de la religion occupe une place centrale l'œuvre du français, tandis que l'indépendance (*dokuritsū*) reste la préoccupation majeure de son homologue japonais. On aura l'occasion de compléter ce portrait croisé plus loin dans cet article, puisque le philosophe français nous aidera à mieux comprendre certaines des caractéristiques les plus saillantes du comparatisme du Fukuzawa. La proximité entre les deux personnages nous autorise ce procédé pédagogique, d'ailleurs fidèle à l'esprit des auteurs étudiés, qui consiste à éclairer la pensée de Fukuzawa par la comparaison avec celle de Voltaire. Au surplus, les deux auteurs ne partagent pas que des idées, mais une méthodologie. L'auteur des *Lettres anglaises* compare volontiers les structures politiques qui font la diversité du monde, et son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) n'est pas autre chose que l'un des premiers exercices de comparatisme historique. Pour Fernand Braudel, la notion de philosophie de l'histoire est à la fois une invention de Voltaire et l'invention du concept de civilisation⁹. *L'Histoire générale de la civilisation en Europe* (1838) de Guizot, qui a tant inspiré Fukuzawa, se place ainsi dans le sillage de l'*Essai sur les mœurs*¹⁰. C'est donc sans surprise que Pascal Ory confondra dans un seul « projet déclaré » le souhait de Voltaire et de Guizot d'écrire une histoire de la civilisation¹¹. La comparaison entre Fukuzawa et Voltaire, renforcée à quelques occasions par d'autres figures des Lumières occidentales, doit nous aider à déterminer dans quelle mesure l'auteur de *L'Appel à l'étude* peut être considéré comme l'un des pionniers japonais du comparatisme.

Précisons utilement que la démarche du philosophe japonais n'est pas d'abord gouvernée par des motifs politiques ou idéologiques. C'est là la différence entre une simple comparaison d'opportunité et une démarche rationnelle à vocation scientifique. Notre auteur restera d'ailleurs éloigné de la vie politique de son pays, en comparaison de ses semblables plus prosélytes comme Taguchi Ukichi¹². Fukuzawa établit des comparaisons entre le Japon et l'Occident sur des points précis, et cherche à produire des *connaissances généralisantes*¹³ sur l'objet de son attention : la

⁹ BRAUDEL Fernand, *Grammaires des civilisations* (1987), éd. 1993, Paris, Flammarion, p.34.

¹⁰ À noter que la traduction anglaise de l'ouvrage de Voltaire rappelle beaucoup celui de Guizot : *The General History and State of Europe*.

¹¹ ORY Pascal, « Chapitre II. Une généalogie », dans : Pascal Ory (dir.), *L'histoire culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2015, p. 27.

¹² HURTH Pascal, « Taguchi Ukichi, un libéral opiniâtre de l'ère Meiji », *Cipango*, 15, 2008, p. 129-174.

¹³ « En effet la comparaison peut s'effectuer dans la recherche d'universaux, c'est le mode d'appréhension du réel que Rickert définit comme connaissance généralisante ; elle peut aussi mettre en lumière ce qui en distingue les éléments les uns des autres et que Rickert définit comme connaissance individualisant », dans SEILER Daniel-Louis, « Le

civilisation. Dans cette introduction à sa pensée, nous voudrions faire voir que le principe qui ordonne une grande partie son raisonnement se trouve dans l'égalité à la naissance, et que ce principe en enfance un autre : la liberté de n'obéir qu'aux lois.

Cet héritage des Lumières se traduit logiquement par un adage martelé par les intellectuels européens du XVIIIe siècle, et que Fukuzawa n'hésitera pas à faire sien : le meilleur gouvernement est celui qui est le plus conforme aux droits naturels (I). Mais la pensée occidentale ne va pas seulement inspirer au Japonais quelques idées de liberté et d'égalité. Le Japon a longtemps compris que les sciences et les techniques ont été un facteur déterminant de la domination occidentale sur le reste du monde, car la civilisation est une « progression graduelle depuis l'état primitif¹⁴ » et c'est pour cette raison, en partie du moins, que Fukuzawa en fera une des priorités dans *L'Appel à l'étude*, en ce qu'elle est une des clés pour acquérir l'indépendance (II). Comme l'écrit Isabelle Lefebvre, « [s]on apport à l'histoire de la pensée au Japon reste pour tous celui d'un nouveau prototype d'étude fondé sur l'affirmation de l'égalité fondamentale de tous les êtres humains et sur la conscience que seule l'éducation permet le développement de l'autonomie et d'une Nation prospère, elle-même indépendante »¹⁵.

I. La leçon de l'Angleterre ou la puissance matricielle des droits naturels

« Le Ciel, dit-on, ne crée aucun homme supérieur aux autres hommes ni aucun homme inférieur aux autres hommes.¹⁶ » Le premier livre de *L'Appel à l'étude* commence par une référence à la Déclaration d'Indépendance des États-Unis de 1776¹⁷. Fukuzawa développe ensuite cette idée fondatrice en quelques mots, mais en allant plus loin dans le livre II, dans un paragraphe intitulé « De l'égalité des hommes », dans lequel il revient sur la première phrase de son *Appel*. Il ne faut jamais oublier, écrit-il, que les hommes sont égaux, « c'est le plus important des principes qui régissent les sociétés humaines.¹⁸ » L'égalité à la naissance est une donnée universelle ; elle concerne par conséquent toute l'espèce humaine. Les différences de rangs et de statuts sont des constructions postérieures qui n'ont aucune autre source que le mérite des individus – du moins dans une société civilisée.

comparatisme en science politique », *Revue européenne des sciences sociales*, T. 24, No. 72, La comparaison en sciences humaines et sociales (1986), p. 119.

¹⁴ FUKUZAWA Yukichi, *An Outline of a Theory of civilization*, *op. cit.*, p. 45.

¹⁵ LEFEBVRE Isabelle, « La révolution chez Fukuzawa et la notion de jitsugaku », *Cipango*, 19, 2012, p.79-91.

¹⁶ FUKUZAWA Yukichi, *L'Appel à l'étude*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, Livre I, p. 47.

¹⁷ « Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par leur Créateur de certains droits inaliénables [...] ».

¹⁸ FUKUZAWA, *op.cit.*, Livre II, p.55.

Le premier des droits naturels : l'égalité

L'égalité à la naissance est un thème fondateur de la critique d'une grande partie des Lumières occidentales¹⁹, pour qui la noblesse jouit du seul crédit de ses origines et domine les classes inférieures. Fukuzawa a des mots durs quand il évoque l'Ancien Régime, où la vie des paysans appartenait au bon vouloir des seigneurs, des fonctionnaires ou des guerriers :

À l'époque du shōgunat, la distinction entre les guerriers et le peuple était très stricte : les guerriers, usant sans retenue de leur autorité, méprisaient les paysans et les marchands comme s'il s'agissait de criminels et une loi les autorisait même à tuer qui ils voulaient. D'après cette loi, la vie des gens du peuple n'appartenait pas personnellement à ceux-ci et leur avait été seulement confiée en dépôt.²⁰

[O]n parlait de gouvernement en utilisant un terme honorifique qui signifiait « ceux qui sont au-dessus des autres », et tous ceux qui avaient une mission officielle non seulement se croyaient autorisés à l'exercer avec un orgueil imbécile, mais, qui plus est, en profitaient pour manger gratuitement dans les auberges qui se trouvaient sur leur chemin, empruntaient toujours sans payer les bacs qui permettaient de traverser les rivières, ne versaient aucun salaire aux hommes de peine qu'ils employaient ou, pire encore, allaient jusqu'à extorquer à ceux-ci l'argent de leur beuverie.²¹

On peut en trouver la même illustration, plus familière, dans les *Lettres philosophiques* de Voltaire :

Tandis que les barons, les évêques, les papes, déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander, le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, et même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois et les sciences, des négociants, des artisans, des laboureurs enfin, qui exercent la première et la plus méprisée des professions ; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement : c'étaient des vilains ; leur travail, leur sang, appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient nobles. Le plus grand nombre des hommes était en Europe ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre.²²

Comme Voltaire, Fukuzawa est un grand lecteur des philosophes anglais²³, et bénéficie même d'un siècle de littérature supplémentaire par rapport au Français. Fukuzawa a visité la France, l'Angleterre et les États-Unis notamment. Il sait combien l'égalité a progressé, et combien reste longue la route qui mène à la civilisation au Japon. La suppression des fiefs en 1871, comme le rappelle le traducteur français Christian Galan, a constitué l'une des nouvelles les plus

¹⁹ Par commodité, les « Lumières occidentales » renverront sous notre plume aux fondateurs du libéralisme politique, tels que Locke, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Smith, ou Hume.

²⁰ FUKUZAWA, *op. cit.*, p. 53.

²¹ *Ibid.*, p. 54-55.

²² VOLTAIRE, « Sur le gouvernement », *Lettres philosophiques* [1730], Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 61-62.

²³ MACFARLANE Alan, «Yukichi Fukuzawa and the Making of the Modern World», in *The Making of the Modern World*, Londres, Palgrave Macmillan, 2002, p. 142.

réjouissantes pour Fukuzawa²⁴. Voltaire n'avait pas une autre opinion du temps de la féodalité, « où les peuples esclaves de petits tyrans ignorants et barbares, n'avaient ni industrie, ni commerce, ni propriété²⁵ ». Le philosophe japonais apporte à sa réflexion sa profonde connaissance des classiques chinois et japonais, dont Voltaire n'a par ailleurs qu'une représentation parcellaire : « [d]epuis des milliers d'années, les tenants des études chinoises et des études japonaises prônent l'existence d'une différence de condition entre supérieurs et inférieurs, mais cela n'a en réalité d'autre objet que de faire entrer l'âme des uns dans le corps des autres²⁶ » ; cela concernait notamment les relations hiérarchiques entre hommes et femmes, et parents et enfants, que Fukuzawa réfute vigoureusement. Les racines confucianistes des rapports sociaux du Japon de l'époque sont évidemment visées ici. Dans un autre ouvrage, Fukuzawa précise d'ailleurs sa pensée sur le sujet : « À supposer même qu'à la racine de tout gouvernement doive se trouver un élément de despotisme, il n'empêche que ce sont avant tout les études confucianistes qui exhument et flattèrent un tel despotisme !²⁷ » Sans préciser d'éventuelles sources occidentales à l'origine de son raisonnement, le philosophe se laisse néanmoins facilement découvrir. À son éventail de critiques dirigées contre un Ancien Régime marqué par le despotisme, largement utilisées par ses semblables européens, Fukuzawa ajoute un élément positif, susceptible de donner à la société japonaise une direction claire pour asseoir les fondements de son organisation future : les droits naturels.

Sous la plume du japonais, ils changeront quelquefois de noms. Mais le bagage conceptuel auquel ils font référence restera le même : c'est celui développé par la philosophie occidentale, et qui décline, sous des variations infinies en fonction des auteurs, une liste de droits donnés par la nature (ou par Dieu) au genre humain, lequel en aurait connaissance, le plus souvent, par le simple usage de sa Raison. Dans le premier livre, Fukuzawa évoque les « lois du Ciel » et les « grands principes de l'humanité²⁸ ». Dès le livre II, on peut lire la formule suivante : « Cette égalité ne signifie pas cependant une égalité de condition, mais une égalité sur le plan des droits naturels²⁹ ». L'expression sera abrégée par « droits » dans le reste de l'ouvrage. La description qu'en fait Fukuzawa est très comparable à celle des encyclopédistes comme Diderot, D'Alembert ou Voltaire, dont voici un extrait des *Pensées sur le gouvernement* :

²⁴ GALAN Christian, « Préface », dans FUKUZAWA Yukichi, *op.cit.*, p.13.

²⁵ VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV* [1733], *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, T. 14, Histoire (4), 1878 p.45.

²⁶ FUKUZAWA, *op.cit.*, Livre VIII, p.100.

²⁷ FUKUZAWA Yukichi, *An Outline of a Theory of Civilization*, *op. cit.*, p. 197. Traduction de Jacques Joly.

²⁸ FUKUZAWA, *op.cit.*, Livre I, p. 47-49.

²⁹ *Ibid*, Livre II, p. 54.

Tous les hommes sont nés égaux ; mais un bourgeois de Maroc ne soupçonne pas que cette vérité existe. Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination : nous sommes tous également hommes, mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au sultan et au bostangi³⁰: l'un et l'autre doivent disposer avec le même pouvoir de leurs personnes, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel, quoiqu'ils jouent sur la scène des rôles différents.³¹

L'élément majeur que va retenir Fukuzawa de cette conception des droits naturels est l'argument implacable des Lumières occidentales : les hommes étant nés égaux, ils peuvent jouir de leur liberté sans autres bornes que celles de la loi. Dans plusieurs des livres qui composent *L'Appel à l'étude*, son auteur va ainsi se lancer dans un vibrant plaidoyer légaliste, où le respect, sinon la révérence vis-à-vis des lois nationales, constitue une des pierres fondatrices de la nouvelle société.

Fukuzawa remarque d'abord que « l'égalité des droits entre les quatre classes – guerriers, paysans, artisans et marchands – est maintenant fermement établie. Il n'y a donc plus désormais dans la société japonaise de privilèges héréditaires, et c'est seulement à ses capacités, à ses mérites et à ses actes qu'une personne devra son rang.³² » Mais le respect que chacun peut avoir pour tel ou tel fonctionnaire du gouvernement ne devra pas aller au fonctionnaire lui-même : « [C]e n'est pas l'homme qui mérite ici le respect, ce sont les lois du pays.³³ » Le peuple consent à payer un impôt pour que le gouvernement établisse des lois qui le protègent. Le peuple doit scrupuleusement respecter toutes les lois, et le gouvernement doit faire bon usage de l'impôt. Tel est le contrat social imaginé par Fukuzawa.

La traduction des droits naturels : être libre ne n'obéir qu'aux lois

Un autre élément de la philosophie anglaise se devine facilement dans le livre VI, où Fukuzawa argumente sur la « valeur supérieure des lois nationales ». En plus du légicentrisme classique développé par les Lumières occidentales, on y lit une référence indirecte au *Léviathan* et à la *persona* de Thomas Hobbes :

³⁰ Note : un jardinier et garde du sérail en Turquie.

³¹ VOLTAIRE, *Pensées sur le gouvernement* [1752], Œuvres complètes, éditions Louis Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, Tome 23, p. 527.

³² FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 50.

³³ *Idem.*

En outre, comme le gouvernement a acquis, en devenant le représentant du peuple, le droit d'agir au nom de ce dernier, ce que fait le gouvernement, c'est en fait le peuple qui le fait, et celui-ci se doit donc, en conséquence, d'obéir aux lois de celui-là. Tel est le contrat conclu entre le peuple et le gouvernement. Aussi, quand le peuple obéit au gouvernement, il n'obéit pas à des lois que celui-ci a élaborées, mais à des lois qu'il a lui-même élaborées. Si le peuple viole ces lois, il ne viole pas des lois du gouvernement, il viole ses propres lois.³⁴

On croirait en effet les mots de Fukuzawa écrits sous la dictée du philosophe anglais :

Une multitude d'hommes devient une seule personne quand ces hommes sont représentés par un seul homme ou une seule personne, de telle sorte que cela se fasse avec le consentement de chaque individu singulier de cette multitude.³⁵

En vertu de l'institution d'un État, chaque individu particulier est l'auteur de ce que fait le souverain, et, par conséquent, celui qui se plaint d'une injustice de la part de son souverain se plaint de cela même dont il est l'auteur.³⁶

Au-delà de Locke ou de Hobbes, Yukichi Fukuzawa puise les sources de ses conceptions de la loi et de la représentation dans la tradition plus large du légicentrisme. Né en Angleterre, il fut popularisé en France par Montesquieu, puis surtout par Voltaire, qui en fit un axe primordial de sa conception de l'État. Dans un article du *Dictionnaire philosophique* intitulé « États, gouvernement », Voltaire fait dialoguer un brahme avec un membre du conseil de Pondichéry, dans lequel l'Européen pose la question suivante à son camarade asiatique : « quel État choisiriez-vous ? » ; question à laquelle le brahme, représenté ici comme un sage, donna cette réponse si fidèle à l'esprit de Fukuzawa : « Celui où l'on n'obéit qu'aux lois.³⁷ »

Dans le système de pensée du philosophe japonais, la liberté est conçue comme une donnée naturelle dont jouissent tous les hommes – et même tous les pays : « Chaque homme et chaque pays étant, comme nous l'avons déjà dit, libres et indépendants selon les lois du ciel.³⁸ » Mais une société ordonnée, ou plutôt « civilisée » – pour reprendre les mots de Fukuzawa, doit s'organiser aux moyens de lois claires, nécessaires, et conformes à l'esprit public.

Le peuple doit connaître et respecter ces lois ; mais il arrive que cela soit impossible. Quand le peuple ou une partie du peuple méconnaît ses devoirs et nuit à la société, il se peut que

³⁴ FUKUZAWA, *op.cit.*, Livre VI, p.81.

³⁵ HOBBS Thomas, *Léviathan*, trad. Gérard Mairet, Paris, Gallimard, p.276.

³⁶ HOBBS, *op.cit.*, p. 300.

³⁷ VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique* [1764], Paris, Gallimard, 1994, p.254.

³⁸ FUKUZAWA, *op.cit.*, p.51.

le gouvernement devienne tyrannique ou autoritaire. Fukuzawa évoque l'exemple du shôgunat, mais aussi « d'autres pays d'Asie », où le comportement du peuple est le premier responsable de la nature de son gouvernement³⁹. Le livre I reprend d'ailleurs cette conception bien occidentale, certainement inspirée par Montesquieu ou par Joseph de Maistre : « À peuple stupide, gouvernement despotique.⁴⁰ » Si le gouvernement estime que le peuple ne respecte pas ses lois, il peut exercer contre lui une contrainte légitime (même si l'auteur n'utilise pas cette expression). On retrouve déjà cette idée dans la « terreur » exercée par le souverain chez Thomas Hobbes, mais Fukuzawa est étonnamment loquace sur cette question. Au fil des livres, il n'a de cesse d'appeler ses compatriotes au respect scrupuleux des règles établies. Profondément marqué par la pensée libérale anglaise dont l'individualisme est un des principaux fondements, il appelle aussi les citoyens à l'introspection (livre XIV), au rejet de l'envie et des caprices personnels (livre XIII), et plus généralement à la vertu (livre XI). Pour éviter l'hypothèse d'un gouvernement tyrannique, le peuple doit donc s'élever – par l'étude des sciences techniques et morales – pour demeurer libre.

Fukuzawa développe également ses considérations sur la situation inverse : le cas où le gouvernement ne remplirait pas ses propres devoirs à l'endroit du peuple. Et là encore, le professeur a une solution : sacrifier sa vie en défendant ce qui est juste. Si le peuple estime que le gouvernement ne respecte pas les « lois du Ciel » (les droits naturels) ou qu'il ne le protège pas, il doit lutter pour faire entendre ses arguments, sans recourir la force, quitte à y laisser la vie. N'évoquant pas l'éventualité où le peuple pourrait retirer le mandat qu'il a confié au gouvernement (comme c'est le cas chez John Locke dans les *Traité du gouvernement civil*⁴¹), Fukuzawa préfère la notion chrétienne – mais toujours occidentale – de martyr, dont il utilise le mot anglais (écrit avec le syllabaire katakana) : *martyrdom*. Le renoncement à la violence est ici interprété comme le caractère d'une société civilisée où les désaccords sont résolus pacifiquement, en suscitant le concours des autorités de l'État, mais sans pour autant le provoquer. Le lecteur occidental s'étonnera d'ailleurs de trouver, à côté de cet éloge du martyr, la condamnation la plus vigoureuse à l'égard d'une pratique si japonaise, celle du suicide rituel des classes guerrières, ou celui, non moins condamnable sous la plume de Fukuzawa, de ceux qui cherchent à racheter leur mauvaise conduite ou leur déshonneur par la mort : « le critère doit être de savoir si cet acte contribue ou non au progrès de la civilisation », or « leur mort n'est d'aucun bénéfice pour la

³⁹ FUKUZAWA, *op.cit.*, p.58.

⁴⁰ FUKUZAWA, *op.cit.*, p.51.

⁴¹ Voir LOCKE John, *Traité du gouvernement civil* [1689], paragraphes 143 et 149.

civilisation⁴² ». Voltaire commente lui-même cette pratique dans l'*Essai sur les mœurs*, et mentionne comme Fukuzawa ses origines confucéennes :

Il semble qu'on abuse plus au Japon qu'à la Chine de cette doctrine de Confucius. Les philosophes japonais regardent l'homicide de soi-même comme une action vertueuse, quand elle ne blesse pas la société. Le naturel fier et violent de ces insulaires met souvent cette théorie en pratique, et rend le suicide beaucoup plus commun encore au Japon qu'en Angleterre.⁴³

Ou encore dans les *Questions sur l'encyclopédie* :

Au Japon, la coutume est que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur, il s'ouvre le ventre en présence de son ennemi, et lui dit, Fais-en autant si tu as du cœur. L'agresseur est déshonoré à jamais s'il ne se plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.⁴⁴

Voltaire critique volontiers la pratique de « l'homicide de soi-même » en marge de ces deux textes, mais s'en prend également à la vision catholique du suicide, qui jette l'opprobre sur la personne qui le pratique et sur sa famille – l'exact inverse de la réalité japonaise de l'époque. L'argument de l'utilité n'est toutefois pas véritablement mobilisé, mais remplacé par la notion voisine de « tort fait à la société »⁴⁵.

Sur un autre sujet, Fukuzawa développe longuement son argumentaire contre la justice personnelle et le fanatisme pour mieux alimenter son légalisme⁴⁶. Le citoyen y est conçu comme un individu porteur de devoirs à l'égard de l'État dans presque tous les aspects de sa vie, à commencer par son comportement en public et par l'éducation de ses enfants. Parmi tous les domaines de l'étude, puisqu'il s'agit du thème majeur de l'ouvrage, celui de la vertu est d'ailleurs l'un de ceux sur lesquels Fukuzawa insiste le plus. Un homme s'étant rendu riche par l'industrie ne fera que la ruine de sa famille et de son pays s'il n'instruit pas son fils à la vertu : tel est le conseil prodigué par le professeur à ses nombreux lecteurs. Le contenu de cette vertu varie naturellement avec celui des auteurs des Lumières. Ce qu'en dit l'*Encyclopédie* est d'ailleurs éloquent :

⁴² FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 96.

⁴³ VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* [1756], *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-, chapitre 142.

⁴⁴ VOLTAIRE, *Questions sur l'encyclopédie* [1776], article « De Caton, du suicide », Paris, Robert Laffont, 2019, p. 497

⁴⁵ VOLTAIRE, *Olympie* [1761], Notes de Voltaire, *Œuvres complètes*, éditions Louis Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, p. 163-164.

⁴⁶ FUKUZAWA, *op. cit.*, p. 84-85.

Le mot de vertu est un mot abstrait, qui n'offre pas d'abord à ceux qui l'entendent, une idée également précise & déterminée ; il désigne en général tous les devoirs de l'homme, tout ce qui est du ressort de la morale ; un sens si vague laisse beaucoup d'arbitraire dans les jugemens ; aussi la plupart envisagent-ils la vertu moins en elle-même, que par les préjugés & les sentimens qui les affectent ; ce qu'il y a de sûr c'est que les idées qu'on s'en forme dépendent beaucoup des progrès qu'on y a fait [...]⁴⁷.

Voltaire a lui-même contribué à sa façon à la définition du terme dans son *Dictionnaire philosophique*, où il écrit : « Qu'est-ce que vertu ? Bienfaisance envers le prochain.⁴⁸ » Cet égard fait à autrui est une préoccupation largement partagée par Fukuzawa. Pour protéger cette valeur morale cardinale, il va pourfendre ce qu'il estime être l'un de ses pires adversaires : l'envie. Voltaire ne pensait pas autrement, lui qui composa une épître à part entière dans ses *Discours en vers sur l'homme*. On peut comparer utilement ce qu'en disent les deux philosophes. D'abord Fukuzawa : « [d]es nombreux vices qui caractérisent les êtres humains, aucun ne cause plus de dommages aux relations entre les hommes que l'envie.⁴⁹ » Puis Voltaire :

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sait que trop; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? C'est l'envie.⁵⁰

Au-delà du contenu, la démarche du Yukichi Fukuzawa rappelle également celle du philosophe de Ferney, bercé par les études anglaises, mais également par les rapports et représentations (peu fidèles au XVIIIe siècle) des pays asiatiques. Il évoque rapidement les mœurs douteuses d'une partie des populations occidentales, et n'est pas aveugle devant certains de leurs travers. Pour autant, la convocation des pensées et des valeurs occidentales conserve une forme d'appel à l'autorité qui suffisait jadis à faire le succès d'un argument. Au moment où Fukuzawa écrit les divers livres qui composent son ouvrage, le Japon se sent menacé par les puissances occidentales, perçues comme beaucoup plus avancées que le continent asiatique. La philosophie française des Lumières n'a jamais été reconnue pour son impartialité quand elle évoquait l'Asie, et en particulier la Chine, au point que Guo Tang fit tout un ouvrage des représentations antagonistes portées par

⁴⁷ ROMILLY Jean Edme, « VERTU », dans *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772), consultable à l'adresse <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v17-225-0/>

⁴⁸ VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, article « Vertu », *op. cit.*, p.506.

⁴⁹ FUKUZAWA, *op.cit.*, Livre XVIII, p. 133.

⁵⁰ VOLTAIRE, « De l'envie », dans *Discours en vers sur l'homme* [1737], Œuvres complètes, Oxford Foundation, Tome 17.

un Voltaire volontiers crédule et un Montesquieu inopportunistement critique⁵¹. S'il reconnaît aux Chinois la volonté de « faire vivre leur peuple tranquille » en donnant « aux règles de la civilité la plus grande étendue⁵² », le même Montesquieu a commis un chapitre où il accable le Japon d'à peu près toutes les fautes caractéristiques d'un gouvernement despotique, même si certains arguments rappellent ceux utilisés par Fukuzawa pour qualifier le régime féodal⁵³. Voltaire n'a pour la Chine que des mots aimables⁵⁴.

Le comparatisme du professeur japonais ressemble ainsi davantage à celui de Voltaire quand il mobilise la pensée occidentale : il s'agit, pour reprendre les mots du philosophe français, « de faire rougir ses concitoyens de leurs désordres.⁵⁵ » Mais la ressemblance est plus frappante encore lorsque les deux savants regardent vers l'Angleterre. Ils y puisent une foi inébranlable dans l'existence de droits naturels, et confèrent à la loi un caractère sacré.

Et cette influence ne s'arrête pas là. Les deux philosophes sont également connus pour avoir fait la promotion des savoirs pratiques et utiles à la société, et des sciences et techniques caractéristiques d'une société éclairée. Pour Pierre-François Souyri, *L'Appel à l'étude* « repose sur deux idées. D'abord, l'égalité entre les hommes qu'il comprend surtout comme une autonomie de l'individu ; [ensuite] la naissance de personnes autonomes mues par une énergie elle-même produit de leur éducation, et qui construisent une nation civilisée et autonome, capable de faire face aux défis extérieurs ». C'est le deuxième point qui va nous intéresser maintenant. Il s'agit d'un aspect que l'on retrouve constamment dans l'œuvre de Fukuzawa, et tout spécialement dans *L'Appel à l'étude*. Or chez Voltaire, la question de l'instruction se posera en des termes différents, même si elle convergera vers un objectif commun : répandre les lumières de la Raison pour que le pays se développe en même temps que ses citoyens ; en d'autres termes, qu'il se civilise. Cette divergence sur la question de l'éducation répond en fait à deux contextes : le philosophe français livre un combat contre l'emprise de l'Église et contre les superstitions, quand son homologue japonais fait de l'accession à la civilisation la condition nécessaire pour résister aux grandes puissances.

⁵¹ TANG Guo, *Lumière et Ombre : La Chine par Voltaire et Montesquieu*, Paris, Edilivre, 2015, 241 p.

⁵² MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois* [1748], Livre XIX, chap. XVI, « Comment quelques législateurs ont confondu les principes qui gouvernent les hommes », Paris, Flammarion, 1979, p. 469.

⁵³ MONTESQUIEU, *op. cit.*, Livre VI, chap. XIII, « Impuissance des lois japonaises », p. 213.

⁵⁴ TERRÓN BARBOSA Lourdes, « Images de la Chine dans l'œuvre de Voltaire », *Thélème - Revista Complutense de Estudios Franceses*, Vol. 25, 2010, p. 276 : « Voltaire est le seul philosophe qui s'obstine jusqu'au bout à croire au mirage chinois. »

⁵⁵ VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, Œuvres complètes*, *op. cit.*, T. 11, p.221.

II. La diffusion des sciences et des savoirs, outils privilégiés pour assurer la prospérité et l'indépendance nationales

En France, comme en Occident en général, nous tenons pour évidente l'origine européenne de la modernité. Aussi l'ère Meiji nous paraît-elle n'être qu'une simple imitation du grand siècle des Lumières – avec un bon siècle de retard.

Si la littérature s'applique peu à peu à nous délivrer de ces conceptions eurocentrées, l'originalité de la pensée politique japonaise de cette période ne l'empêche pas de puiser dans ce qui s'appelait alors les « études occidentales », à commencer par les « études hollandaises », construites à partir des documents rapportés des rares ports ouverts, aux seuls hollandais, durant la longue période de fermeture aux étrangers. Chef de file du courant moderniste, Yukichi Fukuzawa refusa toutefois d'en faire le seul horizon politique de son pays, en professant dans son *Appel à l'étude* une solution plus raisonnable : s'ouvrir à toute la diversité du monde, pour n'en embrasser que les traits les plus propres à faire du Japon un pays civilisé.

Un plaidoyer pour l'éducation du peuple

Cette idée a donné lieu quelques années plus tard à l'un des slogans les plus célèbres du Japon moderne, de l'ère Meiji jusqu'au XXe siècle : « prendre ce qu'il y a de mieux, mettre de côté de qui gêne.⁵⁶ » Cette idée fut surtout portée par le courant dit « nipponiste » au cours des années 1890. Fukuzawa était peut-être encore plus sévère avec les études chinoises, qu'il fallait abandonner, et les études japonaises, qu'il jugeait inutiles. Dans son esprit, ce qu'il y avait de mieux était avant tout la science et les techniques. À ses yeux, les études littéraires en effet « ne sont d'aucune utilité pratique dans la société.⁵⁷ » Il faut donner la priorité « aux études pratiques proches de la vie quotidienne des gens ordinaires.⁵⁸ » Un conseil que le Japon contemporain semble avoir suivi, puisque de nombreuses facultés de sciences sociales ont récemment fermé leurs portes⁵⁹. Ces matières utiles à la société se composent d'un peu de japonais, de gestion, de mathématiques, de géographie, de physique, d'histoire, d'économie, et enfin de morale. Ces études pratiques sont « communes à tous les hommes et tous doivent s'y consacrer sans distinction de rang et de classe.⁶⁰ » En tant que professeur et pédagogue reconnu, Fukuzawa fait

⁵⁶ SOUYRI, Pierre-François, *op.cit.*, p. 189. Du japonais *saichō botan*.

⁵⁷ FUKUZAWA, *op.cit.*, p.47.

⁵⁸ *Ibid.*, p.48.

⁵⁹ MAILLARD Matteo, « Le Japon va fermer 26 facs de sciences humaines et sociales, pas assez 'utiles' », *Le Monde*, 16 septembre 2015.

⁶⁰ FUKUZAWA, *op. cit.*

dans le premier livre de son ouvrage un véritable plaidoyer en faveur d'une instruction publique. Son originalité est sans doute de vouloir éduquer tout le peuple à tous les domaines de l'étude qu'il décline : « Une fois que cela est fait, chacun – qu'il soit guerrier, paysan, artisan ou commerçant – peut alors remplir ses devoirs en fonction de sa condition et, lui-même accédant à l'indépendance, sa famille y accède également et la nation toute entière devient alors elle est aussi indépendante.⁶¹ »

Cette question a été soulevée au XVIIIe siècle à l'occasion du débat entre Voltaire et Damilaville, dont il n'est pas inutile de retranscrire ici la célèbre réponse du premier :

Je crois que nous ne nous entendons pas sur l'article du peuple, que vous croyez digne d'être instruit. J'entends, par peuple, la populace qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire ; ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Si vous faisiez valoir, comme moi, une terre, et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes : cette entreprise est assez forte et assez grande. Il est vrai que Confucius avait dit qu'il avait connu des gens incapables de science, mais aucun incapable de vertu. Aussi doit-on prêcher la vertu au plus bas peuple ; mais il ne doit pas perdre son temps à examiner qui avait raison de Nestorius ou de Cyrille, d'Eusèbe ou d'Athanase, de Jansénius ou de Molina, de Zuingle ou d'Ecolampade. Et plût à Dieu qu'il n'y eût jamais de bon bourgeois infatué de ces disputes ! Nous n'aurions jamais eu de guerres de religion ; nous n'aurions jamais eu de Saint-Barthélemy. Toutes les querelles de cette espèce ont commencé par des gens oisifs qui étaient à leur aise ; Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu. Je suis de l'avis de ceux qui veulent faire de bons laboureurs des enfants trouvés, au lieu d'en faire des théologiens.⁶²

Une position qui est aussi celle de son célèbre ennemi Jean-Jacques Rousseau, qui assure que « [l]e pauvre n'a pas besoin d'éducation ; celle de son état est forcée, il n'en saurait avoir d'autre.⁶³ » On retrouve bien dans la conception voltairienne de l'éducation l'idée que les savoirs inutiles sont sources d'orages et de disputes religieuses ; argument qui sera développé par Fukuzawa. Mais le philosophe français n'ira pas plus loin qu'un enseignement à la vertu ou aux métiers manuels. À l'inverse, la position de Diderot semble en tous points conforme à celle de Fukuzawa :

⁶¹ *Idem.*

⁶² Lettre de VOLTAIRE à DAMILAVILLE, 1^{er} avril 1766.

⁶³ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation* [1752], *Œuvres complètes*, Paris, A. Houssiaux, 1852, p. 411.

Il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquence⁶⁴.

L'Italie fut barbare ; elle s'instruisit et devint florissante. Lorsque les sciences et les arts s'en éloignèrent, que devint-elle ? Barbare. Tel fut aussi le sort de l'Afrique et de l'Égypte ; et telle sera la destinée des empires dans toutes les contrées de la terre et dans tous les siècles à venir⁶⁵.

Ainsi la position de Fukuzawa s'éloigne-t-elle ici de celle de Voltaire. Chez le premier, l'éducation doit être universelle ; chez le second, limitée pour des raisons pratiques aux bourgeois et aux habitants des villes. Néanmoins, comme le note Christian Galan, Fukuzawa confie davantage la modernisation du Japon aux savants et aux héritiers de la classe des guerriers qu'aux classes laborieuses⁶⁶. En cela, il est à rapprocher de Voltaire.

Mais Diderot est aussi l'auteur de cette formule, que l'on croirait écrite de la main de Fukuzawa : « Instruire une nation, c'est la civiliser.⁶⁷ » Nous touchons là au cœur de la démarche du philosophe japonais, lequel ajoute d'ailleurs qu'un peuple instruit devient plus policé – autre argument développé par Diderot dans son texte à l'attention du gouvernement russe⁶⁸. Curieux hasard de l'histoire, ce n'est pas Diderot qui exerce aujourd'hui une influence sur le système éducatif japonais, mais bien Jean-Jacques Rousseau, dont *L'Émile* fait partie des lectures imposées par le gouvernement à tous les instituteurs d'écoles maternelles. Cela s'explique par le succès des traductions de Nakae Chômin dans les années 1880, mais également par le caractère universel de ce « manuel » d'éducation. Et si *L'Appel à l'étude* sera lui-aussi considéré comme un manuel à l'école japonaise pendant de nombreuses années, ni Fukuzawa ni ses disciples ne feront mention de Diderot dans leurs travaux et dans leurs discours.

Revenons toutefois aux deux aspects fondamentaux de la pensée de Fukuzawa appliquée à l'étude des sciences et des techniques : la priorité aux études pratiques, et la quête de l'indépendance nationale.

L'importance de l'utilité pratique de l'étude a déjà été un peu évoquée dans le livre I, mais elle revient plusieurs fois dans les suivants. Dans le livre II, Fukuzawa résume le problème : « [u]n homme peut bien être capable de réciter par cœur un classique japonais comme les Chroniques

⁶⁴ DIDEROT Denis, *Plan d'une université pour le gouvernement de Russie [1775-1776]*, *Œuvres complètes*, Paris, éditions Assézat, Vol. 3, 1875, p. 433

⁶⁵ *Ibid.*, p. 429.

⁶⁶ GALAN Christian, dans FUKUZAWA Yukichi, *op.cit.*, p.193.

⁶⁷ *Idem.*

⁶⁸ FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 51.

des choses anciennes, il sera un ignare en économie domestique s'il ignore le cours actuel du riz.⁶⁹ » Le savoir valorisé par les tenants du courant des études chinoises, celui des grands classiques, est ici directement opposé à un savoir plus pragmatique, plus comptable, mais plus susceptible d'assurer la pérennité des ménages. Un homme instruit doit donc l'être sur les choses du quotidien avant tout ; c'est la leçon que tire Fukuzawa, on peut le deviner, de ses lectures occidentales. Il regrette aussi que ses semblables se lancent dans les études occidentales pour obtenir un emploi prestigieux et bien rémunéré. L'étude ne devrait pas avoir pour objectif l'enrichissement personnel : « [S]i ces hommes s'étaient consacrés aux études pratiques trois à cinq années de plus en s'y investissant complètement et ne s'étaient préoccupés qu'ensuite de trouver un emploi, ils auraient pu accomplir de véritables grandes choses.⁷⁰ » Le rôle du savant doit d'abord être d'éclairer les esprits et de contribuer à l'établissement d'une société civilisée, quitte à rejeter les classiques chinois et japonais. Fukuzawa a déduit ce principe de la comparaison avec l'Occident, et notamment grâce à François Guizot. Il écrit ainsi :

Lorsque l'on regarde comment, aujourd'hui encore, les hommes de grand talent que compte l'Occident parviennent à faire progresser leurs compatriotes sur la voie de la civilisation en développant sans cesse de nouvelles théories, il apparaît clairement que cela est uniquement dû au souci permanent qui les habite de remettre en cause les théories établies par les Anciens auxquelles il était jusque-là interdit de s'opposer et de s'interroger sur les usages acceptés par tous dans la société et jamais remis en question, par la tradition.⁷¹

On ne saurait trouver une démarche plus conforme à l'esprit des Lumières tel que nous le connaissons en Europe. La comparaison avec Voltaire n'est toutefois pas si aisée. Le philosophe français a tenté, avec Fontenelle, de mêler les formes politiques et littéraires des *Anciens* avec l'innovation et les progrès des *Modernes*. Voltaire a certes secoué les fondations de l'Ancien Régime, mais il s'agit aussi de l'auteur du *Siècle de Louis XIV* et de la *Henriade*, véritable panégyrique du roi Bourbon écrit sous la forme déjà désuète de l'épopée.

De l'autonomie individuelle à l'indépendance nationale

⁶⁹ FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 53.

⁷⁰ *Ibid*, p. 112.

⁷¹ *Ibid*, p. 150.

Fukuzawa nourrit sa critique du régime de plusieurs aphorismes qui puisent, sans qu'on sache exactement dans quel texte ou chez quel auteur, dans la philosophie occidentale⁷², et particulièrement dans la méthode scientifique : « [j]e dis que le monde du doute est empli de vérités⁷³ » ; ou encore ce passage où il décrit un monde en constant changement, qui nous rappelle la pensée de Joseph Schumpeter ou plus simplement des philosophes du progrès :

Lorsque l'on observe la force novatrice des pays occidentaux, on voit bien que, dès que le télégramme, la machine à vapeur ou tout autre type d'outils sont apparus, ils ont aussitôt évolué vers des formes nouvelles, leurs différents composants étant progressivement améliorés au fil du temps⁷⁴.

Le traducteur Christian Galan nous fait opportunément remarquer dans sa postface l'influence de John Stuart Mill et d'Herbert Spencer, de William Chambers et de Francis Wayland⁷⁵. On mesure ainsi le poids de la pensée conservatrice et utilitariste sur le philosophe japonais. Ainsi les études occidentales doivent être encouragées, mais leur objectif doit demeurer inchangé : il faut étudier l'Occident pour en tirer des savoirs pratiques susceptibles de civiliser le Japon. Fukuzawa laisse en effet peu de place à la métaphysique ou aux croyances. Il le martèle, « les études qui n'ont pas d'application pratique ne sont que d'autres formes de l'ignorance⁷⁶. » Une position qui nous rappelle encore celle de Voltaire, qui, dans *Candide*, rejetait de même les disputations théologiques et métaphysiques au profit d'une éthique de la science pratique⁷⁷. Mais cette éthique n'offre pas seulement un avantage aux individus. Fukuzawa en fait la condition nécessaire à ce qu'il désigne comme l'un des plus hauts objectifs de l'étude : l'indépendance, tant de l'être collectif que constitue la Nation que de l'individu, ces deux aspects constituant les deux faces d'une même pièce. Un duo qui nous rappelle ce que dit Guizot de la civilisation :

Deux faits sont donc compris dans ce grand fait ; il subsiste à deux conditions, et se révèle à deux symptômes : le développement de l'activité sociale et celui de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès de l'humanité.⁷⁸

⁷² Voir l'ouvrage de Albert M. Craig, déjà cité.

⁷³ FUKUZAWA, *op. cit.*, p. 150.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 108.

⁷⁵ GALAN Christian, dans FUKUZAWA Yukichi, *op.cit.*, p. 190.

⁷⁶ FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 125.

⁷⁷ VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme* [1759], *Œuvres complètes, op. cit.*, T. 21, p. 217.

⁷⁸ GUIZOT, François, *Histoire générale de la civilisation en Europe*, Paris, Langlet et Cie, 1838, p. 16.

On l'a vu, la situation d'un pays est le miroir de la situation de son peuple : telle est la pensée de Yukichi Fukuzawa, avec des inspirations comme Francis Wayland ou François Guizot. Dans cette perspective, chaque portion du peuple doit rapidement acquérir les savoirs utiles à la société pour gagner son indépendance. Comme l'affirme Masao Maruyama, « Fukuzawa a cherché et trouvé le secret de l'immobilité des sociétés orientales dans le manque conjoint d'esprit d'autonomie et de connaissance mathématique.⁷⁹ » Ici point encore le caractère comparatiste de l'œuvre de Fukuzawa. Car l'Occident, qui sert de modèle pour le moment, n'est pas perçu comme ontologiquement supérieur au Japon ou au reste de l'Asie. Fukuzawa va s'appliquer, dans de longs paragraphes, à ridiculiser ceux qui portent sur l'Occident un regard béat. On ne doit pas admirer sans bornes l'Occident, nous dit-il en substance, car la civilisation n'y a pas encore été portée à son plus haut degré de développement. Certaines de ses mœurs ne sont pas admirables, et certaines coutumes japonaises, à l'inverse, sont tout à fait honorables⁸⁰.

Comme le note ainsi l'anthropologue et historien britannique Alan Macfarlane, « [u]ne chose qu'il a faite, c'est d'aller au-delà de la première évaluation réaliste de la supériorité occidentale vers une évaluation plus sobre des faiblesses de ce système.⁸¹ » Grand lecteur de Fukuzawa, Macfarlane le considère d'ailleurs comme un « penseur comparatiste »⁸². Pour autant, la comparaison entre les deux régions souffre, selon le philosophe japonais, d'une asymétrie implacable : « [n]ous n'avons en tout que des points faibles quand eux excellent sur tous les plans.⁸³ » Loin de se livrer à un panégyrique de l'Occident, cette situation ne l'enchantait guère : « [n]ous ne pouvons que nous inquiéter de devoir, nous, encore et toujours apprendre de nouvelles choses auprès d'eux et de ne toujours pas nous être hissés à leur niveau.⁸⁴ » Car tel est bien l'objectif : rattraper le retard du Japon sur l'Occident pour pouvoir mieux lui résister, ou, en d'autres mots, devenir plus puissant et plus prospère pour conserver intacte la souveraineté du pays. C'est pour cette raison que l'étude est nécessaire :

[o]n dit en Occident que si tous les hommes s'étaient contentés de mener leur petite vie tranquille en ne pensant qu'à satisfaire leurs besoins immédiats, le monde d'aujourd'hui ne différerait en rien de celui qu'il était au moment de sa création.⁸⁵

⁷⁹ MARUYAMA Masao, *op.cit.*, p. 197.

⁸⁰ FUKUZAWA, *op. cit.*, p. 152-155.

⁸¹ MARFALANE, Alan, *Yukichi Fukuzawa and the Making of the Modern World*, *op. cit.*, p.36.

⁸² *Ibid*, p.34.

⁸³ FUKUZAWA, *op. cit.*, p.113.

⁸⁴ *Idem*.

⁸⁵ *Ibid*, p.106.

Ou encore :

[l]’homme ne peut pas simplement se satisfaire de parvenir à subvenir à ses besoins quotidiens et à ceux de sa famille, mais il a une obligation inhérente à sa nature humaine bien plus grande que cela, à savoir de devenir un membre de la communauté des hommes et, en tant que tel, travailler pour le bien de la société⁸⁶.

S’il est vrai que Fukuzawa marque fermement ses divergences avec certains préceptes de Confucius (particulièrement concernant l’égalité des hommes et la piété filiale), il ne s’écarte parfois guère de l’idéal confucéen⁸⁷ d’une société harmonieuse, où les hommes doivent renoncer à n’œuvrer que pour eux-mêmes : ainsi du *ren* (bienveillance, humanité, bénévolence), qui fonde l’un des deux principes du confucianisme. Idéal républicain s’il en est, que l’on retrouve à la fois chez des auteurs comme Hobbes, Locke, Montesquieu, Rousseau, et bien sûr chez Voltaire, grand lecteur de Confucius, qui écrit :

Mais quoi, n’admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain ? Eh ! comment puis-je en admettre d’autres ? Nous vivons en société ; il n’y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société.⁸⁸

Mais chez Confucius, « c’est par peu d’hommes que vit le genre humain⁸⁹ », alors que Fukuzawa rend responsable chaque individu du destin national. Chaque individu doit s’adonner à l’étude des choses utiles et nécessaires, quel que soit son état, et « si nous remportons cette bataille du savoir, cela voudra dire que nous aurons renforcé la position de notre pays.⁹⁰ » Les enjeux qui pèsent sur la société japonaise de l’époque se perçoivent sans mal. Son inquiétude transparait lorsque Fukuzawa évoque l’état de son propre pays, confronté à un débat interne où les courants des études chinoises et des études japonaises peuvent à tout moment gagner les faveurs de l’opinion. La situation est urgente si le Japon veut demeurer libre : « [p]ar quels moyens allons-nous parvenir à produire nous-mêmes ce dont nous avons besoin et ne plus dépendre des autres pays ?

⁸⁶ *Ibid*, p.111.

⁸⁷ Isabelle Lefebvre a par exemple montré que la révolution des *jitsugaku* (« études pratiques ») est une nouvelle occurrence d’une « tradition de l’appel au retour à la pratique » dans le confucianisme, âgée de près d’un millénaire. Voir LEFEBVRE, Isabelle, « La révolution chez Fukuzawa et la notion de *jitsugaku* », *op. cit.*, p. 80.

⁸⁸ VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, article « vertu », *op.cit.*

⁸⁹ CHAVANNES Edouard, « Confucius », *La Revue de Paris*, 15 février 1903, p. 827-844.

⁹⁰ FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 114.

Il est bien difficile de le dire.⁹¹ » L'étude devient un enjeu pour la souveraineté. Comme l'a écrit Voltaire, « souveraineté et dépendance sont contradictoires. [...] Deux choses seules peuvent vous en priver, la force d'un brigand usurpateur, ou votre imbécillité.⁹² » Il ne serait pas exagéré de dire que Fukuzawa avait peur des deux : à la fois que son pays demeure ignorant et finisse par céder aux desiderata occidentaux, et qu'il ne soit pas suffisamment prospère et puissant pour résister à une pression militaire⁹³.

Les émules de Fukuzawa vont, en particulier pendant les années de la guerre, défendre une position similaire, à travers un autre slogan du Japon moderne : « un pays riche, une armée forte ». Certains des intellectuels de la période iront plus loin, en professant la guerre d'agression sous couvert d'une mission civilisatrice des autres pays asiatiques. Mais il serait injuste de considérer Fukuzawa comme le père spirituel de la politique étrangère du Japon impérial. Il est vrai que la victoire contre la Chine en 1895 lui arracha une certaine satisfaction, mais celle-ci fut d'abord dirigée vers le succès d'un pays qui avait, encore quelques années auparavant, nourri une crainte justifiée pour son puissant voisin. Fukuzawa est par ailleurs le théoricien japonais d'une égalité entre les pays (livre III). Son objectif est avant tout celui d'une concorde, assurée essentiellement par la dissuasion.

Voilà comment le philosophe verbalise ses attentes à l'égard du pays et du peuple :

[s]i nous, Japonais, nous nous consacrons dorénavant à l'étude sans faiblir et que nous obtenons tout d'abord, tous, notre indépendance personnelle, puis, ce faisant, que nous rendons notre pays plus riche et plus fort, nous n'aurons alors aucunement à craindre la puissance des Occidentaux. Nous nouerons des relations avec ceux qui sont raisonnables et nous nous débarrasserons de ceux qui ne le sont pas.⁹⁴

Conclusion

Il s'est agi dans cet article d'éclairer la pensée d'un des plus grands personnages de l'histoire des idées politiques japonaises par la comparaison avec celle d'un auteur français non moins fameux, et surtout non moins influent sur son époque. Voltaire et Fukuzawa s'accordent en effet sur deux éléments très caractéristiques de la pensée des Lumières, et centraux dans leurs œuvres :

⁹¹ *Ibid*, p. 113.

⁹² VOLTAIRE, *Le cri des nations* [1769], *Œuvres complètes*, *op. cit.*, T. 27, p. 570-571.

⁹³ Le souvenir de la « diplomatie de la canonnière » du commodore américain Matthew Perry reste encore aujourd'hui très vivace, et constitue l'acte fondateur de l'ouverture – forcée – du Japon aux étrangers entre 1853 et 1854.

⁹⁴ FUKUZAWA, *op.cit.*, p.60.

L'existence de droits naturels postulée par une égalité à la naissance, et la promotion de la Raison et de ses applications au quotidien pour accéder à la civilisation. Les deux auteurs connaissent l'histoire de leur pays, mais surtout l'histoire des autres. La quête de la civilisation se conçoit alors comme le résultat d'une philosophie de l'histoire où domine une vision téléologique : dans un futur heureux, la Raison dominera. Or, on l'a dit, Voltaire et Fukuzawa n'appartiennent pas au même siècle, et ne partagent pas les mêmes visées. Le premier vit encore sous l'Ancien Régime, le second a vécu la révolution ; l'un critique les fondements de l'ordre social en vigueur, l'autre travaille à installer le nouveau qui se débat sous ses yeux. Mais il y a, à travers ces différences, la même « confiance dans l'avènement d'un âge nouveau », dans « l'espoir d'une révolution heureuse de l'esprit humain »⁹⁵, et la même conviction que le pays – comme le monde – doit poursuivre encore ses efforts vers la voie de la civilisation. Dans le cas de Fukuzawa, ce processus est conditionné par ce qui occupera le Japon pendant plusieurs décennies : la modernisation. « Un pays riche, une armée forte » : slogan de l'ère Meiji et seules conditions pour résister à la domination occidentale et garantir l'indépendance nationale. Chez Voltaire, c'est à la fois la promotion des sciences et la révolution des esprits qui gouvernent son action, comme l'indique cette lettre célèbre – et prophétique – au marquis de Chauvelin :

Oserais-je demander à votre Excellence si elle est contente de la *Gazette littéraire* ? Il me semble que cette entreprise est entre de bonnes mains, et que, de tous les journaux, c'est celui qui le met le plus au fait des sciences de l'Europe : c'est dommage qu'il ne parle point des mandemens d'évêques, qu'on brûle tous les jours. Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera inmanquablement, et dont je n'aurai le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion ; et alors ce sera un beau tapage.⁹⁶

Nous voudrions par ailleurs insister sur deux éléments nécessaires à la compréhension globale de l'auteur. Tout d'abord, en rappelant avec Christian Galan que l'Occident n'est pas un modèle dans l'esprit de Fukuzawa ; c'est un raccourci⁹⁷. Fidèle à l'ontologie de la Raison proposée par les Lumières – qu'elles soient occidentales ou japonaises, le progrès et la civilisation sont conçus comme des données universelles accessibles à tout individu et à tout pays. L'Occident est

⁹⁵ MARTIN Christophe, « Voltaire et "l'histoire des erreurs de l'esprit humain". Réflexions sur le *Dictionnaire philosophique* à partir de Fontenelle », *Fabula / Les colloques*, « Autour du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document1096.php>, page consultée le 17 mars 2019.

⁹⁶ VOLTAIRE, Lettre à M. le Marquis de Chauvelin, 2 avril 1764, dans VOLTAIRE, *Œuvres de Voltaire*, Correspondance générale, T. 9, Paris, Garnery, 1882, p. 93.

⁹⁷ GALAN Christian, dans FUKUZAWA, *op.cit.*, p. 18.

simplement perçu comme le plus avancé sur ce chemin. Que le lecteur renonce donc à voir dans la pensée de Fukuzawa le simple écho de la philosophie occidentale dont il est plus familier.

Secondement, nous voudrions attirer l'attention du lecteur sur l'apport immense que constitue l'œuvre de Yukichi Fukuzawa à l'histoire du comparatisme. En dehors de *L'Appel à l'étude* dont nous venons de faire le bref examen, son *Ébauche d'une théorie de la civilisation* fait appel à une myriade de comparaisons érudites, et puise directement dans l'*Histoire de la civilisation en Europe* de Guizot. Son manuel sobrement intitulé *Les pays du monde* (*Sekai Kunizukushi*) rappelle la *Grammaire des civilisations* de Fernand Braudel, en ce qu'il fait l'inventaire des systèmes politiques existant à travers le monde. Son premier ouvrage majeur, la *Situation de l'Occident*, rappelle sans confusion possible les *Lettres philosophiques* de Voltaire, *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville, ou encore *De l'Allemagne* de Germaine de Staël : autant de pionniers, autant de bâtisseurs du comparatisme avant l'ère contemporaine.

Il se fait pourtant que Yukichi Fukuzawa est un auteur très peu traduit en France. Pour cause, cet *Appel à l'étude* est la première traduction disponible en langue française de l'œuvre du philosophe le plus célèbre du Japon. Elle fut réalisée sous la direction de Christian Galan et d'Emmanuel Lozerand, en 2018. Du reste, comme le note Christine Lévy, « pendant longtemps, l'historiographie japonaise s'est enfermée dans un "comparatisme eurocentré", pratiquant la "lack history", à savoir montrer tout ce qui a fait défaut par rapport à la modernité occidentale.⁹⁸ » C'est la limite d'une étude comparatiste de Fukuzawa qui, malgré le caractère scientifique de sa démarche, ne manque pas d'achopper à l'un des biais les plus courants en la matière : le biais culturel. « Car un même objet d'études peut revêtir une pluralité de réalités et de significations sociales au sein des multiples cadres de la comparaison⁹⁹ », comme le rappellent Serge Paugam et Cécile Van de Velde. Les questions de traduction et de compréhension des concepts occidentaux, que l'on pourra aisément découvrir dans les ouvrages de Douglas Howard¹⁰⁰ et d'Albert M. Craig¹⁰¹, n'ont en effet pas été évoquées ici. Une comparaison plus complète de la pensée politique de Voltaire et de Fukuzawa mériterait l'éclairage de la langue pour être tout à fait satisfaisante. C'est cependant un autre objectif que nous avons poursuivi : celui de faire découvrir à un public réceptif un auteur trop peu connu de l'autre côté du monde. Nous pouvons mesurer

⁹⁸ LÉVY Christine, « Pierre-François Souyri, Moderne sans être occidental : aux origines du Japon d'aujourd'hui », *Ebisu*, 54, 2017, p. 255.

⁹⁹ PAUGAM Serge & VAN DE VELDE Cécile, « 17 – Le raisonnement comparatiste », dans Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 358.

¹⁰⁰ HOWARD Douglas, *Translating the West: Language and Political Reason in Nineteenth-Century Japan*, Honolulu, University of Hawaii Press, 2001, 310 p.

¹⁰¹ CRAIG Albert M., *Civilization and Enlightenment*, *op. cit.*

combien reste long le chemin à parcourir pour faire découvrir au public francophone l'un des plus grands penseurs, et l'un des premiers comparatistes qu'ait jamais connus le Japon.

Pour citer cet article : DAUPHIN Thibaut, « Introduction à la pensée politique du "Voltaire du Japon" : le comparatisme dans *L'Appel à l'étude* de Yukichi Fukuzawa », *Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs*, Vol. 1, n°1, 2019, p.XX-XX.

Thibaut Dauphin co-dirige les *Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs*. Il est doctorant en science politique à l'Université de Bordeaux et chargé d'enseignement en droit constitutionnel. Ses recherches portent sur la pensée politique des Lumières et l'étude des monarchies libérales britannique et japonaise, auxquelles il consacre un mémoire en politique comparée en 2016. Sa thèse de doctorat (en cours) s'intitule « Le comparatisme dans l'œuvre politique de Voltaire ». Sa plus récente publication dans les *Cahiers Voltaire* porte le titre suivant : « L'officiel et l'homme de paille : les "deux Voltaire" de la société française face au retour du fait religieux ».